

# ALPINISME ET

## ET CLERGÉ VALDOTAIN EN 1917

---

*Dixitque ad eos : ad montana  
conscendite. Jos. II. 16.*

Voici la relation de nos petites ascensions à travers cette année 1917. C'est peu ; mais, vu les circonstances, c'est encore quelque chose. A remarquer : plusieurs ascensions ont été faites en hiver et en ski.

**Grand Paradis** (4062 m.) — Le curé de Valsavarenche, César Perron, y conduisit le 21 août les huit pensionnaires de la cure. Le 20, *vernottamento* au Refuge V. E. ; le lendemain 21, ascension et retour à Valsavarenche.

**Grauhaupt** ou **Tête Grise** (3315 m.) — Curé de Brusson Gabriel Pession et Professeur Fea le 3 septembre. Voici ce qu'écrivit M. Pession :

« Le 3 septembre, à 3 heures du matin (légale), le prof. Fea et moi, nous sommes partis de la cure de Brusson ; sommes montés au lac de Palasina par le Lavassey ; arrivés au col de Palasina à h. 5 et 3/4 ; traversé la *testata* du vallon de Mascognaz en côtoyant le Cornu Vitello par le col de Mascognaz (2947 m.) ; côtoyé le mont Pezei et le mont Pinter par le sud, et arrivés au col Pinter (alt. 2780 m.) vers 9 heures. De là, ascension de la Tête Grise en moins d'une heure.

Amé Gorret signale cet itinéraire avec départ de Brusson comme fréquenté uniquement par les chasseurs et les bergers. Je trouve qu'il est *conseillable*, vu qu'il permet au touriste en séjour à Brusson de faire cette magnifique ascension en un jour. Le retour peut s'effectuer par Cunéaz, Champolluc.

La course dans son ensemble est très agréable et variée : on peut, à loisir, étudier les contreforts qui séparent Brusson d'Ayas et de Gressoney. Mais ce qui doit engager à faire l'ascension de la Tête Grise, c'est le panorama extraordinairement vaste dont on jouit sur cette cime.

J'ai déjà fait quelques ascensions en haute montagne, mais je n'ai jamais rien vu de si grandiose que le panorama de la Tête Grise. Nous avons sous les yeux tout le cercle des Alpes, depuis les Alpes Maritimes jusqu'au Tyrol. Nous avons reconnu les montagnes Argentera, Giove, Matto, Tabor, surtout

le Viso; le groupe du Grand Paradis et Grivola avec tous les contreforts; la Grande Sassièrè, le Rutor; le groupe du Mont-Blanc et les Jorasses; le Vèlan, le Combin; les monts Avril, Gèlé, Chardonney, Lusèney, Dent d'Hèrin, Cervin; le groupe du Mont Rose avec le Faller; les cimes neigeuses qui entourent le Saint Gothard, les groupes grandioses du Bernina, du Stelvio, de l'Ortler, de l'Adamello; les monts Orobie, et puis avec cela des lignes sans fin de contreforts les plus bizarres et les plus curieux.

La Tête Grise est surtout la *specola*, le belvédère idéal pour étudier tout le massif du Mont Rose. De la cime Dufour, on voit beaucoup moins bien le Mont Rose que de la Tête Grise. Je trouve qu'il faut recommander cette ascension, vu qu'elle réunit deux qualités grandement appréciables: grande facilité d'ascension et beautés panoramiques de tout premier ordre.»

**Col Lauson** (3301 m.) — Le curé de St-Christophe, Elie Andruet, le traversa seul le 8 août 1916 de Valsavarenche à Cognè. C'est une ascension que j'ai oublié de relater l'année dernière.

**Cima Percià** (3225 m.) — Curé de Valsavarenche César Perron seul le 31 août. Parti de Valsavarenche à 5 heures du matin, passé au Col d'Entrelor (3009 m.) et de retour à Valsavarenche à 6 heures du soir. Journée froide et venteuse.

**Col Garrone** (3190 m.) — Abbé Henry seul le 25 juin. Je cueillis au col la *saxifraga oppositifolia* que j'envoyai le lendemain dans une lettre<sup>e</sup> à M. Garrone. Chose à noter: j'ai trouvé des hannetons, *melolontha vulgaris*, sous le Cheval Blanc à l'altitude extraordinaire d'environ 1800 mètres: quel exemplaire probablement qui s'est égaré là haut, porté sur les ailes du vent.

J'avais ce jour là avec moi le baromètre anéroïde que le notaire L. Marcoz m'a donné et qui avait déjà été mis à l'épreuve par lui sur le front. En confrontant minutieusement ses données avec celles du baromètre Fortin que j'ai à la cure de Valpelline, je crois pouvoir fixer très approximativement à 2940 mètres l'altitude de la Cabane d'Amiante. La quote de 3000 mètres doit être portée plus haut et être attribuée à ce gros roc qui, comme un œil énorme, semble émerger du névé, à 12 minutes au nord de la Cabane. Ce rocher est sur la ligne droite entre la Cabane et le Champignon Est du Col des Champignons: à ce rocher, la route, jusque là unique, se bifurque: en prenant au nord, on va au Col des Champignons; en prenant à l'ouest, on va au Col d'Amianthe. Je voudrais appeler ce rocher: *l'œil d'Amianthe*. Est-ce que ça pourrait aller? De cet œil on surveille assez bien tout le Vallon.

**Col de l'Aroletta** (3164 m.) — Le curé de Valsavarenche, César Perron, y alla le 12 février. Voici ce qu'il m'écrit: « Par une journée splendide, je fis l'ascension de ce col en ski avec le garde chasse Dayné Balthasar. Départ de Valsavarenche à 6 heures 1/2 du matin, arrivée au sommet à midi; de retour à Valsavarenche à 2 heures. Ce col et celui d'Entrelor sont recommandables pour les exercices de ski. Le professeur et l'élève y trouvent de quoi s'amuser et exercer leurs jarrets.»

**Pointes de Laval** (3081 m.) et **des Ervillères** (3146 m.) — Abbé Henry seul le 1 octobre. Départ et retour à Valpelline dans les 24 heures. De Valpelline à Aoste; d'Aoste à Saint Marcel par le train. J'enfile le Vallon de Saint Marcel: la montée d'abord rapide devient ensuite plus raisonnable. Le chemin coupe la station de la *Linnaea Borealis* dont les bords inférieurs et les bords supérieurs sont approximativement entre 1300 et 1800 mètres. Cette fleur délicate étale ici ses tapis immenses de mousse à l'ombre humide des conifères et des aulnes. On peut presque dire que cette station est inépuisable. Il n'en est pas de même des stations du Croujas à Cogne et de Sylvencio sur Vièves, stations qui pourraient bien disparaître à cause des constructions qu'on y fait dans le voisinage.

A 2 heures de l'après midi, je suis au Col Coronas (2907. m.). Les gens de S. Marcel appellent ce col: *la fenêtre de S Marcel*. Au nord du col, un troupeau assez nombreux de chamois s'enfuit lentement à mon approche; un autre troupeau plus clairsemé se trouve au sud. Je suis sur la réserve du baron Peccoz. Les chamois ici n'ont pas tant peur des hommes parce qu'ils les regardent comme leurs bergers et non comme leurs bouchers. Quand sortira-t-il aussi pour la combe de Valpelline le riche monsieur qui se réservera les chamois et les sauvera ainsi d'une destruction complète? On ne peut qu'appeler ce mécène de tous ses vœux.

Du col, je pris la crête qui monte en direction sud-est, fis les deux pointes jumelles de *Laval* (3081 m.: la pointe sud-est me sembla tant soit peu plus haute), descendis ensuite dans le large Col des Ervillères (3050 m.?) qui fait communiquer les hauts pâturages des Ervillères (2512 m.) de Cogne avec les hauts rochers de la Chaz (2340 m.) de Saint Marcel, et de ce col, toujours en suivant l'arête, en 15 minutes fus à la *Pointe des Ervillères* (3146 m.) appelée baroquement dans quelques cartes *P. Gianni Vert*. Ici vue incomparable et unique sur la Tersiva qui semble à quelques pas devant soi.

Je retournai en arrière sur le col ci dessus (3050 m.), et de là, par glavinière, je dévallai sur la Chaz dans les herbages de laquelle un troupeau de chamois paissait philosophiquement. Je courus pour aller à Villefranche prendre le dernier train qui arriva avec une heure et 1/2 de retard. Que de pleurésies, quelquefois mortelles, ne font pas attrapper ces retards ordinaires de nos trains!

Sur la crête entre le col Coronas (2907 m.) et la Pointe des Ervillères je cueillis: *Cetraria nivalis*, *Siereocaulon corralloides*, *Leucanthemum alpinum*, *Saxifraga muscosa*, *Artemisia spicata*, *Phyteuma pauciflorum*, *Saxifraga biflora*, *Armeria alpina*, *Potentilla frigida*, *Androsace glacialis*, *Linaria alpina*, *Eritrichum nanum*. Mons. Chamoin écrivait *Arvillères*.

**Pointe Lechaud** (3127 m.) — L'abbé Chevalier Daniel Camos, recteur du Petit Saint-Bernard m'écrivit qu'il fit cette pointe en ski le 28 mars. « escorté d'un carabinier toscan et du cantonnier Fabien Grange du 3<sup>e</sup> Refuge, et précédé par une cinquantaine de soldats skieurs aux ordres de M. le Chevalier lieutenant de cavalerie Jean Passerin d'Entrèves et de Courmayeur néo propriétaire du Château d'Entrèves. *L'andata* a été bonne, mais le retour a été fait au milieu d'un brouillard épais et avec de la farine dans les yeux... »

**Col Bovet** (3100 m.) — *Première ascension.* Abbé Henry seul, le 20 août. De Valpelline : aller et retour le même jour. Par la combe de Chamen, je montai vers le col de Sassa. A l'extrémité des pâturages, je suivis la moraine aiguë sur la rive droite du vallon. Sur cette moraine, grande quantité d'*Artemisia spicata*.

Au sommet de la moraine, on a devant soi une coupe de mont qui semble diviser le glacier de Sassa en deux plateaux : le plateau supérieur et le plateau inférieur ; au sud-est s'entrevoit assez confusément le *Col Bovet* qui s'ouvre au pied de l'arête nord de la Becca Bovet ; des langues de névé montent du glacier vers le col. Je traversai donc de l'ouest à l'est la partie supérieure du plateau inférieur du glacier de Sassa et montai vers le col par la roche décousue et friable. Je remarquai sur mon passage *Ranunculus glacialis*, *Artemisia spicata*, *Saxifraga biflora*, *Androsacea*, *Cladonia vermicularis*, *Alectoria ochroleuca*. J'arrivai au Col Bovet (3100 m.) sans encombre. Je n'y trouvai aucune marque de visite précédente. Je fourrai ma carte dans une fissure du rocher. En examinant avec soin le versant opposé c. à. dire le versant Est du Col, je constatai qu'on aurait pu le descendre et ainsi faire la *première traversée* du Col, mais il aurait fallu être à deux et avoir une corde, et puis c'est très couru des pierres.

Je ne le cache pas : j'étais tout content d'avoir réussi cette petite ascension. Je me proposais d'aller la raconter à M. Bovet, à sa prébende de Quart, et de lui faire payer une bonne bouteille. J'y fus en effet un jour, mais je ne le trouvai pas. Depuis, je ne le revis plus. Pauvre Bovet ! Sa mort m'a douloureusement frappé.

Monsieur Bovet était un compagnon incomparable d'ascensions. Son pied ne tremblait jamais. Son œil devinait instinctivement l'endroit faible de la montagne. Il tenait toujours la tête de la cordée. Dans les mauvais pas, il s'asseyait un instant, tirait quelques bouffées de sa pipe et puis il partait : on le voyait s'élever serpentant lentement dans la cheminée ou rampant sur la plaque, puis tout-à-coup disparaissait au sommet du mauvais pas : il travaillait un moment pour se faire une place solide, et quand il était bien placé, il retirait lentement la corde et criait : viens, je suis tout-à-fait sûr, laisse toi seulement tirer. Combien de fois, au sommet d'une pointe vierge où il m'avait guidé, je cherchai sa main et la lui étreignai vivement ! Pauvre Bovet !

A propos, il faut que je vous le raconte : j'ai fait cette année deux découvertes épatantes !

*Première découverte.* Parmi les provisions de bouche à fourrer dans son sac, il faut mettre des noix. Vous ne sauriez croire combien ce petit fruit va bien en voyage. Ça pèse peu, ôte la soif et la faim et est toujours appétissant. Ce n'est pas comme les pommes, les poires, les pêches qui dans le sac s'écrasent, se salissent et deviennent ensuite immangeables, ou bien pour éviter cet inconvénient, doivent être placées dans des boîtes de tôle qui font gros volume dans le sac. Les noix ne s'écrasent pas et n'augmentent pas le volume du sac parce qu'elles ne remplissent que les interstices laissés vides par les grosses provisions. Le bon abbé Gorret les conseillait déjà dans son

ascension au Falère du 21 août 1879 « A mon départ, dit-il, j'avais rempli de noix les longues poches de ma soutane . . . Les noix et le pain dur ramolli à une bonne source fraîche peuvent être utilement conseillés à tout le monde ».

*Deuxième découverte.* Je n'ai jamais vu faire mention de celle-ci dans les annales de l'alpinisme. Quand vous allez en montagne, mettez encore dans votre sac un petit lambeau de peau taillé dans la dépouille d'un mouton : une étendue de 30 cm. par 40 cm. est largement suffisante : ce lambeau doit être tanné d'un côté et avoir la laine de l'autre. Voici les différents usages auxquels il peut servir : 1. d'abord il sert pour coussiner le dos : on l'ajuste dans l'intérieur du sac sur la partie qui va sur le dos : il protège celui-ci contre les aspérités des boîtes ou des meubles qui sont dans le sac ; 2. il sert pour s'y asseoir dessus, ce qui n'est pas un mince avantage : lorsque le corps s'est échauffé à marcher et qu'on s'assoit sur une surface fraîche, le contraste fait qu'on contracte ce qu'on appelle en patois la *letsefreyà*, chose assez ennuyeuse si elle n'est pas douloureuse : on évite cela en tirant du sac sa petite fourrure et en s'y asseyant dessus ; la petite surface sèche et chaude de la pelisse sera d'autant plus appréciée si le terrain est humide de pluie, de rosée ou si l'on est sur le bord d'une fontaine ; 3. il sert pour glisser : expliquons-nous : dans les commencements de l'été, il y a encore dans les pentes des montagnes, d'interminables langues de neige : si la neige est bonne, on les descend en un clin d'œil ; mais dans les chauds après-midi, quand la neige est ramollie par les rayons du soleil, la chose change. Si vous glissez sur les pieds, vos souliers taillent la neige, vous enfoncez jusqu'aux genoux, et la glissade est arrêtée à ses débuts : si, au contraire, vous glissez en vous asseyant sur la neige, le sillon que vous faites, plus superficiel, moins profond et plus large n'empêchera pas que vous n'arriviez, dans une glissade délicieuse, jusqu'au fin fond de la langue de neige : mais l'inconvénient de cette longue et rapide glissade commence alors : on se lève, on a les pantalons mouillés de la neige et il faut les porter ainsi mouillés le reste de la promenade : le petit moment de plaisir que l'on a eu se fait payer cher ensuite. On remédie à cet inconvénient si on a le petit quartier de peau de mouton : on s'y assied dessus, les pantalons resteront secs jusqu'au fond de la glissade et le plaisir sera complet, vu qu'il ne laissera aucune trace fâcheuse.

**Mont Falère** (3062 m.) — Le curé de S. Nicolas, E. Bionaz, m'écrit : « J'ai fait deux fois, cet été 1917, mon bon Falère. La première fois, avec mon neveu Laurent étudiant, le 20 juillet. C'est une curiosité qui est toujours nouvelle. On dirait que toutes les fois qu'on y va, c'est la première fois. Le panorama est si vaste qu'il semble de découvrir toutes les fois du nouveau.

« J'y fus, la seconde fois, le 30 août, y conduisant deux demoiselles professeurs, Annomi et Scalvedi avec le petit Pierre de Jonas Thomasset. Au sommet on eut l'agréable surprise de se rencontrer avec une autre caravane composée de Bal Maurice, propriétaire du Falère, ayant par la main sa petite fille et son garçon. Les demoiselles Roccavilla et Castelli, professeurs aus-

si, l'accompagnaient. On forma le projet d'ériger sur le sommet une statue de la Vierge en alluminium ».

Le 20 septembre, le Falère reçut encore la visite de la caravane composée du Chanoine May du G. S. Bernard et des curés Anselmet Victor et Bovard Pantaléon : S. Oyeñ, point de départ et de retour ; montée par l'arête nord-ouest.

**Glacier des Petites Murailles** (3040 m.) — Parti de Valpelline dans la nuit du 11 juillet et touché Prarayé, je continuai pour le Col de Bellatsà : mais l'ayant trouvé très crevassé dans le fond, et ne jugeant pas prudent de le traverser étant tout seul, je modifiai mon plan primitif, et décidai de faire une exploration jusqu'au *Glacier des Petites Murailles*. Je montai presque tout le long sur l'arête de la moraine qui longe le bord nord du *Glacier des Dames*, aujourd'hui énormément réduit. Arrivé au *Glacier des Petites Murailles*, je m'élevai une cinquantaine de mètres sur ce glacier et rentrai le même jour à Valpelline. Cueilli au pied du Glacier de Bellatsà la *Campanula cenisia*, et plus haut, sur la moraine, peu d'exemplaires de *Artemisia spicata*.

**Col d'Entrelor** (3009 m.) — Le curé Bionaz m'écrit : « Le 13 juillet, je passai le Col d'Entrelor de Rhêmes à Valsavarenche, en compagnie du vicaire Bizel Cassien et de l'instituteur de La Salle, Vittaz, avec son fils. C'est la saison où la flore est dans toute sa pompe. Nous avons découvert un coin où se cachait la *Cortusa Matthioli* ».

**Adamello** (3554 m.) J'ai reçu ces années passées de notre confrère, abbé Pierre Gorret, lieutenant au front, ces deux lettres qu'on lira avec plaisir :  
« Du front, le 21 août 1916.

Depuis le 23 avril p. p., j'ai fixé mon domicile au dessus des 3000 mètres dans le vaste massif de l'Adamello ; il est possible que j'y doive séjourner encore cet hiver prochain. Cette perspective ne m'effarouche pas outre mesure : l'homme est un animal qui s'acclimate facilement à toutes les zones.

Le groupe de l'Adamello, vaste étendue de glaciers, de vedrettes, de cimes, de cols, je l'ai parcouru en tous les sens, de jour, de nuit, par beau ou mauvais temps, pour accompagner les troupes de corvée comme pour faire service dans les tranchées de première ligne ou prendre part à des actions qui nous furent toujours favorables.

Voici l'énumération des principaux sommets sur lesquels j'ai dressé plus ou moins longtemps ma tente : *Passo di Brizio* (3147 m.), *Punta del Venerocolo* (3325 m.), *Cima di Salimmo* (3180 m.), *Corno di Bedole* (3009 m.), *Lobbia Alta* (3196 m.), *Passo della Lobbia Alta* (3056 m.), d'où je vous écris, *Cresta della Croce* (3507 m.), *Dosson di Genova* (3361 m.), *Monte Fumo* (3418 m.), *Crozzon di Fargorida* (3082 m.), *Crozzon e Passo di Lares* (3354 m.), *Crozzon del Diavolo* (3015 m.), *Passo di Cavento* (3195 m.). Ce n'est pas sans une certaine émotion que j'écris le mot de *Cavento* : c'est là que je reçus le baptême du feu et que grâce à la bravoure de mon peloton composé d'un beau nombre de mes compatriotes, je repoussai une violente attaque ennemie.

Au *Passo Bricio*, au *Passo Lobbia Alta*, au *Passo delle Topete* et au *Passo di Lares*, j'eus le bonheur de célébrer la messe diverses fois. La flore de cette zone est très maigre. J'ai cueilli le jour de l'Assomption cet exemplaire de *Ranunculus glacialis* que je vous envoie.

Vous voyez que de l'alpinisme j'en fais à satiété... Il me reste cependant à gravir l'Adamello, le roi du massif. »

*Du front le 29 juin 1917.*

Huit jours après la singulière ascension du *Corno di Cavento* (3400 m.), faite par les Alpains du Bataillon Val Balteo au son de la mitraille et du canon, j'ai voulu gravir l'Adamello (3554 m.), le roi de tout le massif. Ascension banale, insipide, pour qui vit depuis tantôt quinze mois sur les hautes et étendues vedrettes de cette zone.

J'avais de ma compagnie deux officiers et trois soldats dont l'un est le fameux guide Brocherel Henri de Courmayeur.

Partis du *Passo di Lobbia Alta* (3036 m.), nous côtoyâmes le *Dosson di Genova*, puis, après avoir traversé le *Pian di Neve*, nous arrivâmes sur la cime par la voie la plus facile, celle du versant méridional. Là haut, froid intense : vue grandiose pendant un quart d'heure, puis survint le brouillard qui nous obligea à déguerpir. A 9 heures du matin, nous étions de retour : l'ascension nous avait coûté 4 h. 1/2 de marche sur de la neige durcie comme un pavé.

Le versant nord et ouest de l'Adamello qui regarde le Val d'Avio n'est pas si abordable que ça ; jusqu'en 1897 cette paroi était retenue absolument inaccessible. Dès lors on y trouva quatre voies diverses ; la plus difficile a été faite sur l'arête nord le 29 août 1906 par Arici avec les guides Hugues Croux et Emile Brocherel de Courmayeur. Ici encore s'est affirmée la supériorité incontestable de nos guides valdôtains. »

Un merci au lieutenant Abbé Pierre Gorret pour ses deux belles lettres.

ABBÉ HENRY

Valpelline, le 1 juillet 1918.

